

LE SACRE DE GUTENBERG

Le 9 septembre 1792, les troupes austro-prussiennes menaçaient les frontières de la France, les massacres de septembre se perpétrèrent dans les prisons parisiennes et l'Assemblée législative vivait ses derniers jours. C'est alors qu'Anacharsis Cloots, le baron prussien qui s'était proclamé l'« orateur du genre humain », se présentait à la barre de cette assemblée à la tête d'une délégation d'imprimeurs et prononçait la belle harangue qui suit :

« Législateurs philanthropes, architectes de la Constitution universelle... Nous venons vous demander les apothéoses du Panthéon pour Gutenberg, pour un homme divin qui, à l'instar de l'Éternel, dit : " Que la Lumière se fasse ", et la Lumière se fit.

Il appartient au Sénat du genre humain d'honorer la Mémoire du premier révolutionnaire, du premier bienfaiteur des humains. Nous trouvons dans la main de Gutenberg le fil de la régénération du monde. Et vous, législateurs, vous accélérerez le déroulement des félicités humaines en décrétant la translation solennelle des cendres d'un homme qui rallie tous les hommes dans la fraternité commune... Célébrons un inventeur sans lequel nous serions comme muets et isolés sur la terre, sans lequel nous n'aurions ni un Voltaire ni un Rousseau, ni un Panthéon ! »

Soit un discours auquel le président de l'Assemblée répondit par ces mots :

« L'homme pour lequel vous venez réclamer une place au Panthéon français, l'homme qui, par sa sublime découverte, a sauvé toutes les vérités et révélé à l'Univers les crimes de la tyrannie et les bienfaits de la liberté, Gutenberg, a droit à la reconnaissance d'une nation dont la destinée est d'affranchir l'espèce humaine.

Lorsque l'imprimerie fut découverte, la Sorbonne jugea ce ressort politique inconnu aux anciens et prévit avec douleur sa toute-puissance : elle persécuta les compagnons de Gutenberg. L'Assemblée nationale qui ne tient

sa force que de l'opinion éclairée de ses contemporains et de la volonté des Français, se chargera sans doute d'acquitter la dette du monde entier ; et, dans un moment où tous les citoyens demandent des armes, elle consacra la mémoire, elle recherchera religieusement l'urne du grand homme qui a fourni des armes impérissables à la raison et à la liberté »¹.

Passons sur les erreurs et les contre-vérités que contiennent les affirmations du président de l'Assemblée législative concernant de soi-disant persécutions exercées sur les compagnons de Gutenberg. Ces erreurs proviennent d'un passage de l'*Essai sur les mœurs* de Voltaire, comme nous le constaterons plus loin. Mais cherchons d'abord pourquoi et depuis quand l'imprimerie était tenue en France comme un instrument de libération de l'esprit humain — et aussi depuis quand Gutenberg y était définitivement considéré comme l'inventeur de l'art typographique.

*
**

Très vite, les gens du livre et les amateurs d'ouvrages imprimés s'étaient extasiés dans les pays germaniques sur les services que pouvait rendre la technique typographique et avaient cherché quel pouvait en être l'inventeur. Les savants travaux ne manquent pas à cet égard et je me bornerai à rappeler ici l'essentiel².

Tant que ses contemporains avaient pu témoigner, le premier nom cité avait évidemment été celui de Gutenberg. Pourtant, à mesure que le temps avait passé, les descendants d'autres protagonistes tels que Fust, Schoeffer et aussi, par exemple, Mentelin, le prototypographe de Strasbourg, avaient commencé à revendiquer pour leur ancêtre les mérites de l'invention, ou au moins une part de ses mérites. Ce fut déjà dans ce climat que gens du livre et universitaires célébrèrent pour la première fois sans doute en 1540 à Wittenberg le jubilé de l'apparition de l'art typographique en une fête d'allure quelque peu folklorique qui allait être renouvelée tous les cent ans. Par ailleurs, une autre tradition, fondée ou non, se développait à partir des années 1560-1570, selon laquelle un certain Laurent De Coster, de Harlem en Hollande, aurait mis au point une technique d'impression primitive, perfectionnée ultérieurement à Mayence où elle aurait été transmise par l'indiscrétion d'un domestique infidèle.

Les traditions orales jouèrent dans toute cette affaire un rôle important. L'histoire des débuts de l'imprimerie tendit à devenir légende col-

1. Léopold DELISLE, *À la mémoire de Gutenberg*, Paris, 1900, p. 6-7.

2. Nous rappelons ou développons ici des thèmes présentés dans : Henri-Jean MARTIN, « Comment on écrit l'histoire du livre », in *Le Livre français sous l'Ancien Régime*, Paris, Promodis/Cercle de la librairie, 1987, p. 1-28, auquel nous renvoyons une fois pour toutes.

portée dans les conversations d'atelier, et bientôt aussi, hors de celles-ci, puisqu'on vit, par exemple, le banquier Fust prendre les traits du magicien Faust lors de représentations du théâtre de marionnettes de Strasbourg. Cependant, les érudits humanistes restaient nombreux à se passionner dans les Allemagnes pour savoir ce qui s'était passé entre 1430 et 1450 dans les quelques ateliers primitifs où l'art typographique avait pu être mis au point entre Strasbourg, Mayence et éventuellement Harlem, sans compter Avignon en un temps où le nom de Waldfoghel n'était point encore connu. D'autres rappelèrent, dès les années 1570, l'antériorité des techniques d'Extrême-Orient et se demandèrent si Gutenberg n'en avait pas eu connaissance. De sorte que les jubilés de 1640 et surtout de 1740 furent à l'origine de dissertations fort savantes : elles se réfèrent doctement à la cascade des affirmations antérieures, tout en s'appuyant de plus en plus sur les plus anciens imprimés ainsi que sur les documents d'archives mais tendent toujours pour la plupart à privilégier Fust, Schoeffer et surtout Mentelin.

On sait, d'autre part, que Fust avait établi très tôt un dépôt à Paris, qu'il y mourut, et aussi que les imprimeurs germaniques avaient été vite nombreux à s'installer en France. Pourtant l'apparition de l'imprimerie ne suscita guère de passions dans ce pays durant le xv^e et le xvi^e siècle. Certes, Guillaume Fichet célébra Gutenberg dans une épître à Robert Gaguin en date du 1^{er} janvier 1472 — épître qui fut insérée dans certains exemplaires du deuxième volume sorti des presses de la Sorbonne. Certes, Rabelais laissa Gargantua proclamer en 1533, dans sa lettre à son fils Pantagruel, que l'imprimerie avait été inventée par inspiration divine comme à contrefil de l'artillerie qui l'avait été par suggestion diabolique. On pourrait trouver là un lointain écho du travail effectué moins d'un siècle plus tôt en Avignon par deux inventeurs liés entre eux dont l'un, Waldfoghel, enseignait un *ars scribendi artificialiter* tandis que l'autre, Ferrose, apprenait aux Bourguignons l'art de fabriquer des canons, si l'on ne se souvenait que le parallèle entre les arts divins et les arts diaboliques était un *topos* classique de l'humanisme. Mais la moisson reste moins riche que celle qu'on pourrait trouver non seulement en Allemagne, mais sans doute aussi en Italie ou même en Angleterre.

Parfois, cependant, des Français, membres de la *Respublica litteraria* qui, rappelons-le, n'avait pas de frontières, s'intéressèrent à la question. C'est ainsi qu'André Thevet n'hésite pas à consacrer à Gutenberg un chapitre de ses *Vrais portraits des hommes illustres* publiés à Paris en 1584. Il y fait preuve d'une certaine érudition et ne manque pas d'expliquer au passage que les Allemands se seraient montrés selon lui « bien négligents de bien polir et orner leur bien sublime invention » comme l'avaient fait Alde Manuce, Robert Estienne, Christophe Plantin ou encore Sébastien

Gryphe et Jean De Tournes. Après quoi, il faut attendre le deuxième tiers du XVII^e siècle et le second jubilé de Gutenberg célébré dans une Allemagne déchirée en 1640 pour que l'invention de l'imprimerie préoccupe encore quelques Français. L'un d'eux, Jacques Mentel, médecin et orientaliste bien connu parmi les libertins érudits, revendique les droits de son ancêtre Mentelin à qui l'Empereur avait donné, pour le récompenser de son invention, paraissait-il, des armes « de gueule au lion courant d'or accolé d'un ruban voltigeant d'azur ». Selon Jacques Mentel, Mentelin aurait été trahi par son domestique Jean Gensfleisch qui aurait livré son secret à Jean Gutenberg, orfèvre de Mayence lié à Fust et Schoeffer. Vers la même époque, encore, le fameux Gabriel Naudé présentait en appendice à son Histoire de Louis XI un beau discours bien rhétorique et savant ; il faisait étalage de lectures infinies, qui sonnaient comme le glas d'une forme d'humanisme érudit en France, au temps où l'écrivain, ce nouveau venu, s'imposait au siècle de Louis XIV tandis que l'érudition devenait, avec Mabillon, affaire de spécialistes critiquant les documents d'archives médiévaux selon une méthode d'inspiration cartésienne³.

Malheureusement, les véritables érudits français ne s'intéressèrent que très exceptionnellement à l'invention de l'imprimerie et à l'histoire du livre imprimé. Qu'on ne s'étonne donc pas si ces formes de recherches ne furent guère poursuivies, à Paris jusque vers 1750, que par un libraire désireux de faire l'histoire de son métier, Jean de La Caille, ainsi que par un bibliothécaire de la Sorbonne, André Chevillier, auxquels nous joindrons deux bibliographes, hors de France, Michel Maittaire et Prosper Marchand⁴. Et, comme par contre-coup, les littérateurs entrèrent dans le débat à l'époque des Lumières en la personne de Voltaire. Voyons dans quel sens il intervint à travers deux passages de l'*Essai sur les mœurs*.

Le premier est emprunté au chapitre XCIV qui traite de Louis XI :

« Il empêcha que le parlement et l'université de Paris, deux corps alors également ignorants, parce que tous les Français l'étaient, ne poursuivissent comme sorciers les premiers imprimeurs qui vinrent d'Allemagne en France »⁵.

Le second, un peu plus long, est tiré du chapitre CXXI consacré aux usages et à l'état des beaux-arts aux XV^e et XVI^e siècles :

3. Sur le divorce entre la littérature et l'érudition qui se consumma en France au milieu du XVII^e siècle, cf. Alain VIALA, *Naissance de l'écrivain*, Paris, Minuit, 1985.

4. Jean de LA CAILLE, *Histoire de l'imprimerie et de la librairie...* Paris, 1689, p. 4 sq. ; André CHEVILLIER, *L'Origine de l'imprimerie à Paris*, dissertation historique et critique, Paris, 1694, p. 16-17 ; Michel MAITTAIRE, *Annales typographici*, La Haye/Amsterdam/Londres, 1719-1741, 5 tomes en 6 volumes, penche plutôt pour Coster (cf. p. 54-55) ; Prosper MARCHAND, *Histoire de l'origine et des premiers progrès de l'imprimerie*, La Haye, 1740, p. 57 sq.

5. VOLTAIRE, *Essai sur les mœurs*, éd. René POMEAU, t. II, Paris, Garnier, 1963, p. 8.

« La gravure en estampes, inventée à Florence au milieu du xv^e siècle, était un art tout nouveau qui était alors en sa perfection. Les Allemands jouissaient de la gloire d'avoir inventé l'imprimerie, à peu près dans le temps que la gravure fut connue ; et, par ce seul service, ils multiplièrent les connaissances humaines. Il n'est pas vrai, comme le disent les auteurs anglais de l'*Histoire universelle*, que Fauste fut condamné au feu par le parlement de Paris comme sorcier ; mais il est vrai que ses facteurs, qui vinrent vendre à Paris les premiers livres imprimés, furent accusés de magie ; cette accusation n'eut aucune suite. C'est seulement une triste preuve de la grossière ignorance dans laquelle on était plongé, et que même l'art de l'imprimerie ne put dissiper de longtemps (1474). Le parlement fit saisir tous les livres qu'un facteur de Mayence avait apportés ; c'est ce que nous avons vu à l'article de Louis XI »⁶.

Ainsi, Voltaire ne s'étend, dans son histoire générale, ni sur les origines ni sur les conséquences de l'invention de l'imprimerie. Il ne dit rien là-dessus dans le chapitre cxx consacré à l'Allemagne, il n'évoque le sujet avec un superbe gallocentrisme que pour dénoncer le parlement et l'université. Malheureusement, tout ou presque tout ce qu'il a alors écrit est faux, à commencer par la référence à la grande *Histoire universelle* traduite de l'anglais qui est controuvée. Le Trésor royal avait, certes, saisi en vertu du droit d'aubaine les livres apportés à Paris par Hermann de Staßboem, facteur de Fust et Schoeffer mais le parlement n'avait rien eu à y voir et Louis XI avait finalement fait rembourser les sommes correspondantes. Et la Sorbonne avait, chacun le savait déjà, accueilli les premiers imprimeurs travaillant à Paris dont le roi avait accepté la naturalisation. Enfin, les accusations de magie dont le grand philosophe se fait l'écho n'étaient que des légendes inventées au xvii^e siècle par un avocat véreux en mal d'argent et l'innocence du parlement dans tout cela avait été très officiellement proclamée, vérifications faites par le greffier du parlement Gilbert à la demande du savant Gros de Boze et consignée dès 1740 dans les registres de l'Académie des inscriptions et belles-lettres⁷. Soit une affaire qui n'honore ni la méthode historique de Voltaire ni même son honnêteté et une histoire fausse qui devint vérité, reçue et reprise, on l'a

6. *Ibid.*, p. 170-171 ; VOLTAIRE reprend le même thème avec moins de précautions dans son *Histoire du Parlement*, XV, 480.

7. L'inventeur de cette légende semble être Eustache Le Noble qui prétendait avoir trouvé trace d'un procès à ce sujet dans les papiers de son oncle Mesgrigny, procureur général du parlement de Paris au début du xvii^e siècle. Les recherches menées par Gros de Boze sont rapportées par Pierre-Simon FOURNIER, *Traité historique et critique sur l'origine et les progrès de l'imprimerie*, Paris, 1758-1763, p. 72 sq. ; les recherches que nous avons poursuivies avec l'aide de Mlle Monique Langlois dans les registres du parlement de Paris ne nous ont permis de retrouver quoi que ce soit concernant cette question.

vu, en réponse à Anacharsis Cloots par le président de l'Assemblée législative. Ainsi se préparent les révolutions...

*
**

Peu à peu cependant, des personnages d'origine très différente allaient intervenir.

L'histoire de la bibliophilie n'est malheureusement pas écrite. Autant qu'on en puisse juger, l'intérêt pour les livres imprimés les plus anciens s'était développé en France, à partir de l'Angleterre et de la Hollande, dès la Régence, en même temps que le goût pour les belles impressions illustrées. Ce mouvement s'organisa autour de libraires spécialisés tels que Gabriel Martin et il culmina dans les années 1760 autour du libraire Guillaume De Bure, d'amateurs dont le plus illustre est le duc de La Vallière et de très savants bibliothécaires tels que Mercier de Saint-Léger⁸.

En même temps, les amateurs éprouvaient un intérêt grandissant pour les plus anciennes impressions, au moment où la découverte par Schoepflin des pièces du procès soutenu par Gutenberg à Strasbourg venait renouveler le dossier de celui-ci. Cette découverte suscita des controverses passionnées dans lesquelles intervint le célèbre Fournier le Jeune, graveur de caractères émérite fort apprécié des gens du monde et qui, soit dit au passage, écrivit sur le sujet d'énormes bêtises⁹. Tout ceci renforça finalement la position de Gutenberg sur le marché des inventeurs. Par ailleurs, la diminution du nombre des vocations, l'affaiblissement des ordres religieux et les besoins d'argent des moines favorisèrent le pillage des bibliothèques ecclésiastiques non seulement françaises mais aussi allemandes. D'où l'apparition de toute une faune de rabatteurs qui fournissaient les grands seigneurs et notamment les prélats. Tel le bénédictin de Metz, dom Maugérard, bibliothécaire de l'abbaye de Saint-Arnoult-lès-Metz et de l'évêque du lieu, le cardinal de Montmorency-Laval. Il écuma à partir de 1765 les bibliothèques allemandes, rachetant à vil prix les volumes anciens les plus précieux ou les échangeant contre des livres récents. Il ramena, par exemple, de Mayence en France, avant même la Révolution, trois Bibles à 42 lignes dont deux aboutirent à la Bibliothèque du roi où on les trouve encore¹⁰.

8. Dominique COQ, « Le paragon du bibliophile français : le duc de La Vallière et sa collection », in *Histoire des bibliothèques françaises*. Vol. 2 : *Les Bibliothèques sous l'Ancien Régime*, dir. Claude JOLLY, Paris, Promodis/Éd. du Cercle de la librairie, 1988, p. 317-334.

9. P.-S. FOURNIER, *op. cit. supra* n. 7.

10. Rudolf STOWESAND, « Noch unbekannte Gutenbergbibeln und ein Überblick über die Entwicklung der Registrierung », *Archiv für Geschichte des Buchwesens*, II, 1956, col. 490-512 ; Ilona HUBAY, « Die bekannten Exemplaren der zweiundvierzigzeiligen Bibel und ihre Besitzer », *Johannes Gutenbergs zweiundvierzigzeilige Bibel Faksimile-Ausgabe*, Munich,

La Révolution survint alors, les biens du clergé furent saisis, les grands seigneurs émigrèrent mais la plupart de leurs bibliothécaires ou de leurs libraires demeurèrent. Ils constituèrent un véritable lobby de passionnés du livre encouragé par des révolutionnaires qui, pour être souvent extrémistes, n'en étaient pas moins amateurs de belles impressions et ne manquaient pas, par exemple, de faire imprimer sur vélin leurs harangues les plus enflammées. Ces hommes rêvèrent de constituer sur les décombres des collections ecclésiastiques et privées, de belles bibliothèques utiles à ce qu'ils appelaient l'instruction publique. Ils firent ainsi de beaux rêves, réalisèrent des tris qu'on regrette aujourd'hui, opérèrent de nombreux déménagements qui dégradèrent souvent les livres saisis et oublièrent, en perpétrant ces actions, qu'un entassement de livres de provenances variées ne constitue pas une bibliothèque¹¹.

Tel était le climat dans lequel Anacharsis Cloots prononça la harangue dont il a été question plus haut. Malheureusement, le vœu de celui-ci put d'autant moins se trouver exaucé que le tombeau de Gutenberg fut précisément détruit lors du siège de Mayence (1793). On n'en comprend pas moins que le préfet du Mont-Tonnerre dont Mayence annexée était le chef-lieu, Jean Bon Saint-André, ait mené une action pour honorer la mémoire de Gutenberg comme celle de Fust et Schoeffer, tandis qu'un autre révolutionnaire, le conventionnel Daunou, devenu bibliothécaire de la bibliothèque du Panthéon (l'actuelle bibliothèque Sainte-Genève), consacrait à l'invention de l'imprimerie un petit livre fort bien documenté¹².

On conçoit donc que les bibliothécaires français aient entrepris d'écumer les bibliothèques des pays occupés par les troupes révolutionnaires puis impériales afin de faire de Paris, capitale de la France qui était dans leur esprit chargée de guider le monde sur les chemins de la liberté et du progrès, une très grande bibliothèque, sorte de *mégapolis* possédant tous les chefs-d'œuvre de l'esprit humain. C'est ainsi que Maugéard, qui avait émigré après avoir refusé de prêter serment à la Constitution civile du clergé, fut nommé en 1802 par Chaptal « commissaire du gouvernement pour la recherche des sciences et des arts dans les quatre

1979, p. 140-141, n° 7 ; Id., « Zur Provenienz der Pariser Gutenberg-Bibel », *Philobiblion*, 26, 1982, p. 157-163 ; BIBLIOTHÈQUE NATIONALE, 1789. *Le patrimoine libéré*, catalogue d'exposition, Paris, 1989, n° 39.

11. Voir, par ex., à ce sujet H.-J. MARTIN, « La révolution face au livre ; ruptures et continuités culturelles », article à paraître dans les Actes du colloque tenu à la bibliothèque du Congrès en mai 1989 pour commémorer le deuxième centenaire des révolutions américaine et française.

12. Herbert MATHY, *Jeanbon Saint-André, der Präfekt Napoleons in Mainz und Förderer des Gutenberggedankens*, Mayence, 1969. Pierre-Claude-François DAUNOU, *Analyse des opinions diverses sur l'origine de l'imprimerie...*, Paris, 1803, trad. allemande, Munich, 1805.

départements du Rhin » et qu'un certain Henry Beyle, plus honorablement connu sous le pseudonyme de Stendhal, fut chargé en 1806-1807 par son cousin Martial Daru, directeur général du Louvre et frère de Pierre, administrateur général de la Grande Armée, de mettre la main sur les meilleurs livres manuscrits et imprimés de la bibliothèque des ducs de Brunswick à Wolfenbüttel pour les transférer à Paris¹³.

On doit évidemment condamner de telles méthodes. Mais il nous faut bien constater que ces pillages furent réalisés avec une science remarquable et un goût exquis ; un érudit tel que Van Praet, patron des imprimés à la Bibliothèque nationale et cerveau d'un véritable « gang », était capable de désigner à coup sûr, à partir de Paris, les proies sur lesquelles il fallait mettre la main dans n'importe quelle bibliothèque d'Europe. Après quoi, le temps des restitutions arriva en 1815 pour les livres saisis à l'étranger. Les bibliothécaires français, régnant sur les décombres des anciennes bibliothèques ecclésiastiques et privées constatèrent alors que ni l'État ni les collectivités locales n'étaient prêts à prendre la place des mécènes et des amateurs d'autrefois. Leurs successeurs y perdirent leur science. Voici qui explique la crise permanente dans laquelle les bibliothèques françaises se débattent depuis cette époque.

Gutenberg n'en devait pas moins demeurer en France comme le symbole de la libération des hommes par le livre. Ainsi en témoignent d'innombrables poèmes écrits en son honneur lors de la Restauration, comme *La Découverte de l'imprimerie, pièce en vers qui a remporté le prix sur la poésie décerné par l'Académie française* d'Ernest Legouvé. Mais il me faut bien signaler que de telles œuvres n'étaient souvent pas dénuées d'arrière-pensées politiques.

Tel est encore l'esprit dans lequel les Français entrent dans la guerre de plaques et de statues qui opposa entre 1823 et 1840, Harlem, Mayence et Strasbourg. J'ai relaté ailleurs¹⁴ comment les hostilités étaient parties, une fois n'est pas coutume, de la pacifique Hollande qui avait célébré en 1823 à Harlem une fête en l'honneur de Coster et lui avait dressé une statue sur sa plus grande place. Mayence ne pouvait évidemment pas demeurer en reste. Après diverses appositions de plaques commémoratives et l'inauguration d'une première statue, les Mayençais avaient fait une souscription pour dresser à Gutenberg une statue due au ciseau du Danois Thornwalden ; il refusa tout honoraire pour ce travail, contrairement au fondeur parisien Crozatier qui demanda 2 500 francs. Cette statue fut inaugurée au milieu de réjouissances musicales et gastronomiques, comme il se doit

13. Isabelle KRATZ a rédigé à ce sujet un mémoire qui sera publié en allemand par les soins de la bibliothèque de Wolfenbüttel.

14. H.-J. MARTIN, *art. cit. supra* n. 2.

en Allemagne, en 1837. Cependant, Strasbourg avait bien du mal à se mettre en marche. Finalement, une statue de l'illustre David d'Angers qui avait, bien entendu, refusé lui aussi tout honoraire, fut inaugurée le 24 juin de l'année 1839, proclamée année Gutenberg par toute la France. L'élite lettrée du royaume était présente lorsque l'on dévoila le monument dont les bas-reliefs représentaient, audacieusement réunis, tous les génies de l'humanité. Les festivités se prolongèrent trois jours durant en des fêtes populaires. Mais il nous faut bien souligner que le succès de l'affaire devait être attribué au désir des radicaux alsaciens d'organiser de grandes manifestations contre le pouvoir en place et que les principaux organisateurs de celles-ci, les imprimeurs Levrault et Silbermann — ces barons de la féodalité industrielle — bénéficiaient pour cela du patronage du poète Lamartine et du soutien du *National*.

Si Gutenberg est tenu par les romantiques pour le Héros par excellence, les Français entendent glorifier en lui avant tout le symbole de la Liberté de la presse et de ses bienfaits. C'est ainsi, par exemple, que le très beau chapitre « Ceci tuera cela » de *Notre-Dame de Paris* de Victor Hugo, composé vraisemblablement peu de jours après les Trois Glorieuses — une révolution provoquée par une affaire de presse — qui ne mentionne certes pas le nom de l'inventeur de l'imprimerie, est entièrement consacré à ce thème — encore que l'auteur laisse entrevoir avec une prescience remarquable l'opposition entre la construction d'esprit scolastique de la cathédrale de pierre et la structure linéaire de l'écrit, mise de nos jours en évidence par les théories de l'historien de l'art américain Panofsky ainsi que par M. Robert Marichal.

Pour les écrivains romantiques, la vérité historique importait moins que le symbole. On put le constater avec Lamartine. Il avait estimé, lors de la révolution de 1848, le moment venu de réaliser une révolution pacifique assurant, sans verser de sang, la sauvegarde de l'ordre social et, finalement, le règne de Dieu. Proclamé président du gouvernement provisoire, il avait vu son autorité s'effriter et les journées de juin avaient sonné définitivement le glas de ses espérances. Croyant toujours cependant au rôle que pouvait jouer le livre dans l'élévation du peuple, pressé d'argent et seul rédacteur du journal *Le Civilisateur*, il avait écrit un *Gutenberg* que M. Hachette allait insérer dans sa bibliothèque de gare. Il était, certes, fort bien instruit de l'histoire ; l'archiviste et le bibliothécaire de Strasbourg lui avaient fourni une documentation abondante et il avait pour éditeur Ambroise Firmin-Didot, le meilleur historien du livre français de l'époque, qui avait complété sa documentation. Mais, sous sa plume, tout devenait rêve éveillé. Gutenberg était présenté sous l'aspect d'un gentilhomme rompu au métier des armes, rêvant de multiplier les Bibles pour instruire le peuple. Mis en présence du fameux document selon lequel

Gutenberg aurait violé une promesse de mariage, il échafaude un roman d'amour. Après quoi, il le montre, muni d'une valise, en visite chez le fameux Coster. Enfin, les recherches poursuivies par l'inventeur à Strasbourg se faisaient, bien entendu, dans un cloître en ruines. Mais l'important, c'était l'histoire d'un génie qui, comme Lamartine lui-même, s'était voué au service du peuple avant de mourir dans la misère, dépouillé de son invention par d'avidés entrepreneurs.

Pouvait-on aller plus loin ? Nerval tenta de le faire. Ayant assisté au jubilé de Strasbourg et voyagé en Hollande aussi bien qu'en Allemagne, passionné de vieux livres, connaissant la légende de Fust-Faust d'après le roman de Klinger, ayant lu les études de Meerman qui prenait fait et cause pour Coster, il entreprit de présenter le véritable inventeur, Coster, comme un réprouvé tandis que toute la gloire de la découverte revenait à Faust. Et cela dans une pièce de théâtre composée avec Méry et Bernard Lopez et intitulée *L'Imager de Harlem, ou la découverte de l'imprimerie, légende à grand spectacle en cinq actes et dix tableaux accompagnés de ballets* jouée à la Porte-Saint-Martin le 27 décembre 1850¹⁵. Offenbach n'était pas loin en ce temps où commençait le règne du Prince-Président. Et le poète ne pouvait, comme l'inventeur, que se tenir pour un réprouvé en puissance après avoir perdu l'espérance d'une société meilleure en juin 1848. On conçoit, dans ces conditions, qu'Anatole France, reprenant le même thème, ait écrit en 1868 un sonnet typiquement parnassien, parfaitement désenchanté et marquant bien le désengagement des écrivains de cette période.

Survint alors la guerre de 1870-1871. Les Français ne pouvaient plus opposer Strasbourg à Mayence triomphante et l'heure n'était plus aux effusions entre les deux pays. Il fallut pourtant faire entendre la voix de la France lors du quatre-cent-cinquantième anniversaire de l'invention de l'imprimerie, en 1894. Léopold Delisle, le grand érudit, lui-même historien du livre et administrateur de la Bibliothèque nationale le fit au minimum en donnant à l'Imprimerie nationale une plaquette où l'on trouvait à la suite du discours d'Anacharsis Cloots et de la réponse du président de l'Assemblée législative déjà évoqués, les documents sur le séjour de Waldfohel en Avignon que l'abbé Réquin venait d'exhumer. Après quoi, Pelletan édita une fade plaquette signée Anatole France¹⁶. Et ce fut tout.

15. Cf. Herbert de LA FONTAINE-VERWEY, « Gérard de Nerval et l'invention de l'imprimerie », in *Amor librorum*, Amsterdam, 1958, p. 215-228.

16. Anatole FRANCE, *Jean Gutenberg*, suivi du *Traité des phantosmes de Nicolas Lange-lier...*, Paris, Pelletan, 1900.



Ces quelques observations contribuent à expliquer les orientations actuelles de l'histoire du livre en France.

Tandis que l'érudition allemande se développe de manière continue du xvi^e au xx^e siècle au sein de milieux singulièrement homogènes, pour aboutir au glorieux épanouissement des années 1900 et se trouver maintenue depuis cette date, cette même tradition fut rompue à plusieurs reprises en France et elle n'est plus assumée au xix^e siècle et au début du xx^e que par des érudits indépendants souvent issus du monde de la librairie. Or ceux-ci s'intéressent moins au xv^e siècle, le siècle allemand, qu'au xvi^e siècle, celui de l'humanisme triomphant. Seule, une isolée, Marie Pelletet, se préoccupe de cataloguer nos incunables tandis qu'Ambroise Firmin-Didot, et surtout les Renouard et les Baudrier consacrent leurs travaux à Alde Manuce ou aux Estienne et entreprennent de dresser, excellemment, les annales des imprimeries parisienne et lyonnaise à la Renaissance. Pour le reste, les érudits et les historiens français n'offrent qu'un pâle reflet de la *Buchgeschichte* d'outre-Rhin.

Telle était, esquissée grossièrement, la situation lorsque Lucien Febvre se mit au travail à la veille de la guerre de 1914. On ne peut comprendre son action si l'on oublie qu'il avait, comme ses contemporains formés à la fin du siècle dernier, une solide formation rhétorique dont il aimait parler. La vérité oblige, d'autre part, à dire qu'il détestait la philologie et entretenait des relations ambiguës avec l'École des chartes¹⁷. En revanche, il admirait profondément Vidal de La Blache et avait passé les meilleures années de sa jeunesse à l'École normale supérieure et à la Fondation Thiers dans un creuset où se préparait l'essor des sciences humaines. D'où un intérêt peut-être teinté de quelques réserves pour la sociologie et une véritable passion pour la psychologie collective. On ne doit pas oublier, d'autre part, qu'il fut, comme Marc Bloch et Émile Coornaert, disciple d'Henri Pirenne dont il aimait rappeler, à la fin de sa vie, les visites à l'université de Strasbourg dans les années 1920. Et il convient d'ajouter encore qu'il ne manquait pas d'évoquer sa dette à l'égard de la bibliothèque de la même université, bibliothèque recrée par les Allemands au lendemain de la destruction de l'ancienne lors du siège de 1871 — bibliothèque à laquelle il dut sans doute une partie de son intérêt à l'égard de l'histoire du livre. C'est là, bien probablement, qu'il

17. De sorte que, à chaque entretien qu'il avait avec moi, il ne manquait pas de me dire : « On dit que je n'aime pas l'École des chartes, Martin. C'est complètement faux. La nuit, quand j'ai des insomnies, je ne manque pas d'ouvrir la *Bibliothèque de l'École des chartes* [qui était effectivement immédiatement placée derrière son bureau] — la bonne, celle d'avant 1880, d'avant l'invasion de la philologie. »

découvrit en particulier les bibliographies de Ludwig Hain et de ses continuateurs et sans doute encore la *Bibliographie lyonnaise* de Baudrier, qui constituaient alors des mines inexploitées par l'historien.

Cependant, son grand modèle fut sans doute un historien, Jules Michelet, héritier à sa manière des visions de Hugo. Febvre partageait en fin de compte leur largeur de vue et sa conception de l'histoire traduisait un désir de tout englober qui l'amena, par exemple, à consacrer durant de longues années une bonne partie de son activité à l'entreprise de l'*Encyclopédie française*. Le premier conseil qu'il me donna lorsque je commençai à travailler avec lui fut donc de lire ce que Michelet avait écrit sur l'apparition de l'imprimerie :

« L'imprimerie, bienfait immense qui va centupler pour l'homme les moyens de la liberté, sert d'abord, il faut le dire, à propager les ouvrages qui, depuis trois cents ans, ont le plus efficacement entravé la Renaissance. Elle multiplie à l'infini les scolastiques et les mystiques. Si elle imprime Tacite, elle inonde les bibliothèques de Duns Scot et de saint Thomas ; elle publie, elle éternise les cent glossateurs du Lombard qu'on délaissait dans la poussière. Submergées des livres barbares du Moyen Age qu'on exhume à la fois, les écoles subissent une déplorable recrudescence d'absurdités théologiques.

Peu ou rien en langue vulgaire. Les livres anciens se publient avec une extrême lenteur. C'est quarante ou cinquante ans après la découverte qu'on s'avise d'imprimer Homère, Tacite, Aristote. Platon est pour l'autre siècle. Si l'on publie l'Antiquité, on publie et republie bien autrement le Moyen Age, surtout ses livres de classe, les sommes, les abrégés, les manuels de confesseurs et de cas de conscience ; dix Nyder contre une Iliade ; pour un Virgile, vingt Fichet »¹⁸.

Nous savons que Michelet, souvent, ne se prive pas de traiter de sujets extérieurs à l'histoire de France proprement dite ; or il ne dit rien ici de l'invention de l'imprimerie. Il n'évoque ni le climat qui précéda l'apparition de l'art typographique ni les raisons qui firent surgir à une date donnée, et en Allemagne, l'imprimerie en caractères mobiles. Ce qui l'intéresse, ce sont évidemment les conséquences de l'invention ; il les analyse manifestement après avoir rapidement dépouillé la bibliographie de Hain — et, soit dit en passant, il cède à des haines viscérales pour les phénomènes religieux que sa passion anticléricale l'empêche de saisir. On comprend cependant ce qui put inspirer Lucien Febvre dans ce texte. Au départ, l'idée d'utiliser les trésors amassés par des érudits depuis des siècles — disons depuis Maittaire¹⁹. À l'arrivée, le désir de saisir les phéno-

18. Jules MICHELET, *Histoire de France*, nouv. éd., Paris, Marpon et Flammarion, s.d., p. 90-91.

19. H.-J. MARTIN, « L'édition parisienne au XVII^e siècle. Quelques aspects économiques », *Annales. E.S.C.*, 3, juil.-sept. 1952, p. 309, n. 1.

mènes de psychologie collective avec lesquels Lucien Febvre s'est toujours battu, selon un programme tracé avec Marc Bloch — avec le Bloch des *Rois thaumaturges*. Cependant, ce programme ne pouvait pas être rempli d'emblée en 1953, pour une double raison. D'abord, l'heure était alors avant tout à une histoire économique et sociale dont Febvre ne niait pas l'utilité mais qui n'était évidemment pas à elle seule une fin en soi à ses yeux. Et aussi, parce que l'heure n'était pas encore celle de l'histoire des mentalités. On conçoit que Febvre ait pu rédiger d'un trait la première partie du plan qu'il me donna : « Le livre, cette marchandise », mais que sa plume ait achoppé ensuite au milieu de la seconde partie, « Le livre, ce ferment ».

*
**

Il est bien naturel que les Allemands, héritiers d'une tradition ininterrompue, travaillant sur un sujet essentiellement germanique, se soient appliqués à retracer pieusement l'histoire de Gutenberg, de même qu'ils recensent et scrutent méticuleusement les incunables, si souvent germaniques. Ceci a abouti à une histoire érudite dont le symbole me semble être le Gutenberg d'Aloys Ruppel : tout Gutenberg, mais rien que Gutenberg, cette vision est très différente de celle, singulièrement plus large, d'un autre savant allemand, issu du monde universitaire et historien éminent des techniques, le professeur Wolfgang von Stromer²⁰. Pendant ce temps, les Français ont suivi un chemin très différent qui répondait au fond à un questionnaire établi en symbiose avec d'autres sciences humaines mais largement inspiré aussi en fin de compte par des écrivains romantiques tels que Victor Hugo et Michelet. Cependant, la faiblesse d'une telle école historique réside dans le retard de la bibliographie et de l'érudition françaises. Les démarches française et allemande sont donc toujours complémentaires. Et l'on peut décidément espérer que ce couple, autrefois antagoniste et qui, aujourd'hui, s'essaie à faire l'Europe, deviendra un couple idéal lorsque la connaissance réciproque des langues aura achevé de rapprocher les générations à venir.

Henri-Jean MARTIN,
École nationale des chartes.

20. Voir, par ex., Wolfgang von STROMER, « Eine industrielle Revolution des Spätmittelalters », *Technikgeschichte*, dir. U. TRUITZSCH et G. WOLHAUF, 46, 1980, p. 105-117 ; ID., « Hans Friedel von Seckingen, der Bankier der Strassburger Gutenberg-Gesellschaft », *Gutenberg Jahrbuch*, 1983, p. 45-48 ; ID., « Zur "ars artificialiter scribendi" und weiteren "Kunsten" der Waldfoghel aus Prague und Girard Ferrose aus Trier, Nurnberg, 1443-1444 und Avignon 1444-1446 », *Technikgeschichte*, 49, 1982, p. 279-289.